EUCALYPTOCRINE s. m. (eu-ka-li-pto-kri-ne — du gr. *eu*, bien; *kaluptos*, couvert, et d'*encrine*). Échin. Genre d'encrines fossiles. ‖ On dit aussi EUCALYPTOCRINITE.

EUCALYPTOL s. m. (eu-ka-li-ptol). Chim. Principe actif de l'essence de l'*eucalyptus globulus*.

EUCAMPIE s. f. (eu-kan-pî — du gr. *eu*, bien; *kamptos*, courbé). Infus. Genre d'infusoires, de la famille des bacillariées.

EUCAMPTE s. m. (eu-kan-pte — du gr. *eu*, bien; *kamptos*, courbé). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la tribu des taupins, dont l'espèce type habite le Mexique. ‖ Autre genre d'insectes, de la famille des hélopiens.

— Helminth. Genre de vers nématoïdes, de la famille des strongles, dont l'espèce type vit en parasite dans l'intérieur du corps des engoulevents.

EUCÉANOTHE s. m. (eu-sé-a-no-te — du gr. *eu*, bien, et de *céanothe*). Bot. Section du genre céanothe.

EUCÈLE s. f. (eu-sè-le — du gr. *eu*, bien; *koilê*, cavité). Entom. Genre d'insectes hyménoptères térébrants, voisin des cynips, et comprenant cinq ou six espèces, dont le type habite l'Angleterre.

EUCÉLION s. m. (eu-sé-li-on — du gr. *eu*, bien; *koilia*, ventre). Moll. Genre d'ascidies composées, voisin des didemnes.

EUCENTRON s. m. (eu-sain-tron — du gr. *eu*, bien; *kentron*, aiguillon). Infus. Genre non adopté d'infusoires rotifères, de la famille des hydatiniens.

EUCÉPHALE s. m. (eu-sé-fa-le — du gr. *eu*, bien; *kephalê*, tête). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des carabiques, tribu des harpales, dont l'espèce type habite le Cap de Bonne-Espérance.

EUCÈRE s. m. (eu-sè-re — du gr. *eu*, bien; *keras*, corne). Entom. Genre d'insectes hyménoptères mellifères, formé aux dépens des abeilles : *Les* EUCÈRES *sont assez voisins des anthophores.* (E. Duponchel.)

— **Encycl.** Ce genre d'hyménoptères mellifères est caractérisé par des antennes filiformes et très-longues, surtout chez les mâles; le corps trapu et velu; le corselet élevé, tronqué postérieurement; l'abdomen presque sessile, armé d'un aiguillon chez les femelles. Les *eucères* sont des insectes de taille moyenne, qui paraissent au printemps, et voltigent de fleur en fleur d'un vol rapide et bruyant. Les femelles creusent ordinairement dans la terre un trou cylindrique d'environ un décimètre de profondeur, dont elles polissent avec soin les parois. Elles y forment des espèces de nids en forme de dé à coudre, y mettent de la pâtée composée surtout de pollen, y déposent un œuf, puis le bouchent avec de la terre, et pratiquent aussitôt de nouveaux trous pour exécuter de nouvelles pontes. Ce genre renferme un grand nombre d'espèces, dont la plupart habitent la France; le type est l'*eucère longicorne*.

EUCÉRÉE s. f. (eu-sé-ré — du gr. *eu*, bien; *keras*, corne). Bot. Genre d'arbustes, de la famille des samydées, dont l'espèce type croît au Brésil.

EUCÉROCORIS s. m. (eu-sé-ro-ko-riss — du gr. *eu*, bien; *keras*, corne; *koris*, punaise). Entom. Genre d'insectes hémiptères hétéroptères, voisin des capses, dont l'espèce type vit au Brésil : *Les* EUCÉROCORIS *ont les antennes presque trois fois aussi longues que le corps.* (E. Duponchel.)

EUCÉROS s. m. (eu-sé-ross — du gr. *eu*, bien; *keras*, corne). Entom. Genre d'insectes hyménoptères térébrants, de la famille des ichneumons, dont l'espèce type habite la Saxe et l'Angleterre : *Les* EUCÉROS *se distinguent principalement par leurs antennes renflées vers le milieu.* (E. Duponchel.)

EUCHARIDE adj. (eu-ka-ri-de — rad. *eucharis*). Acal. Qui ressemble ou qui se rapporte à l'eucharis.

— s. f. pl. Tribu d'acalèphes, ayant pour type le genre eucharis.

EUCHARIDIE s. f. (eu-ka-ri-dî — du gr. *eucharis*, gracieux; *idea*, forme). Bot. Genre de plantes, de la famille des onagrariées, tribu des épilobiées, dont l'espèce type habite la Californie. ‖ On dit aussi EUCHARIDIUM s. m.

EUCHARIE s. f. (eu-ka-rî — du gr. *euchareia*, élégance). Arachn. Genre d'aranéides, réuni par plusieurs auteurs aux théridions.

EUCHARIS s. f. (eu-ka-riss — du gr. *eucharis*, gracieux). Entom. Genre d'insectes hyménoptères térébrants, de la famille des chalcidiens, dont l'espèce type habite l'Europe : *Les* EUCHARIS *se distinguent par leurs antennes droites.* (E. Duponchel.)

— Acal. Genre d'acalèphes ciliogrades, syn. de CYDIPPE. ‖ Nom donné à un autre genre d'acalèphes non adopté.

EUCHARIS, la plus belle des nymphes de la déesse Calypso. Télémaque, à la recherche de son père Ulysse, qui devait errer pendant dix ans sur les mers avant de rentrer dans Ithaque, sa patrie et son royaume, aborda avec Mentor, après un naufrage, dans l'île d'Ogygie, où régnait Calypso. Celle-ci, retrouvant dans Télémaque les traits d'Ulysse, qui venait de l'abandonner après un séjour de sept années auprès d'elle, reporta sur le fils la tendresse qu'elle avait eue pour le père et s'éprit pour lui d'une nouvelle et violente passion. Mais l'Amour ne se prêta pas à toutes ces combinaisons : tandis que Calypso brûlait pour Télémaque, Télémaque, de son côté, s'était senti enflammé pour la charmante et douce Eucharis, la plus gracieuse ingénue de toutes les nymphes de l'île, et Eucharis était loin de rester insensible aux sentiments de Télémaque. Heureusement Minerve, la déesse de la sagesse, veillait, sous la figure de Mentor, sur la conduite du jeune homme. Elle eut recours à un remède héroïque : se trouvant avec Télémaque sur le bord de la mer, elle le précipita brusquement dans les flots, s'y jeta après lui, et l'arracha ainsi au danger auquel le sage Ulysse lui-même avait succombé. Si cette sorte de saut de Leucade ne guérit point Télémaque de son amour, il eut du moins pour résultat de le séparer à tout jamais de la belle Eucharis, ce qui revenait au même, du moins pour le sévère Mentor.

Les péripéties amenées par ces amours innocentes, telles que Fénelon seul pouvait les imaginer, remplissent les premiers livres du *Télémaque*, le plus beau chant du cygne de Cambrai, quoiqu'il n'ait pas été le dernier. En littérature, on rappelle souvent le nom d'Eucharis pour caractériser l'amour pur, naïf et passionné d'une jeune fille :

« Dans quelle contrée suis-je donc abordé? Est-ce ici le pays des chimères ou de quelque divinité? Les flots m'ont-ils jeté, comme Télémaque, dans l'île de Calypso? Est-ce *Eucharis* que j'ai vue? »

V. DUCANGE.

EUCHARISTIAL s. m. (eu-ka-ri-sti-al — rad. *eucharistie*). Liturg. Ancien nom du ciboire, vase où l'on enferme l'eucharistie.

EUCHARISTIE s. f. (eu-ka-ri-stî — du gr. *eucharistia*, proprement action de grâces, qui est formé de *eu*, bien, et de *charizesthai*, donner une grâce, lequel vient lui-même de *charis*, grâce). Sacrement qui contient Jésus-Christ sous les apparences du pain et du vin, selon la doctrine catholique : *Jésus-Christ est en personne dans l'*EUCHARISTIE, *et nous y donne son corps en substance.* (Boss.) *Rien n'est plus abstrait ni plus impénétrable que le mystère du sacrement de l'*EUCHARISTIE. (Le P. Ventura.) *Averroès a appelé la religion chrétienne une religion impossible à cause de l'*EUCHARISTIE. (Renan.)

— **Encycl.** Voici, d'après le récit des évangélistes, quelle fut l'origine de l'*eucharistie*, qui est à la fois un des sept sacrements de la religion catholique et l'un de ses plus insondables mystères. Jésus-Christ, faisant la cène avec ses apôtres la veille de sa mort, prit du pain et du vin, les bénit et, rompant le pain, le distribua en disant : « Prenez et mangez, ceci est mon corps; » puis, présentant la coupe à ses apôtres, il leur dit : « Buvez; ceci est mon sang. » Et il ajouta : « Faites ceci en mémoire de moi. » C'est là-dessus que l'Eglise catholique se fonde pour dire que Jésus-Christ institua lui-même le sacrement de l'*eucharistie*, ou la communion, qui n'est que la répétition de ce repas mystique. Tout le monde connaît les formes et les cérémonies de la communion, telle qu'elle se pratique actuellement dans les églises catholiques; nous n'insisterons pas là-dessus. Suivant la doctrine catholique, le pain et le vin que le prêtre consomme, le pain qu'il offre aux fidèles, contiennent réellement et substantiellement le corps et le sang de Jésus-Christ, sa double nature humaine et divine. En revanche, la réalité, la substance du pain et du vin ont disparu, il n'en reste que de simples apparences : il y a eu transsubstantiation, c'est-à-dire changement de substance. C'est ici le point capital des dissidences qui séparent protestants et catholiques; ce point divise même les protestants entre eux. Luther et ses sectateurs admettent, comme les catholiques, la présence réelle de Jésus-Christ dans le pain et le vin; mais ils diffèrent des catholiques en ce qu'ils disent que la réalité du pain et du vin demeure. Il n'y a pas, suivant eux, transsubstantiation, mais consubstantiation. Si les luthériens n'avaient pas d'autre objection à faire à la doctrine catholique, ils se seraient brouillés pour peu de chose assurément. Zwingle alla beaucoup plus loin que Luther : suivant lui, la communion n'est pas la répétition réelle, mais la répétition symbolique de la cène; le pain et le vin n'y sont que du pain et du vin, offrant seulement une figure commémorative du corps et du sang de Jésus-Christ. L'opinion de Calvin, à cet égard, n'a pas la simplicité de celle de Zwingle; elle est si subtile, qu'on croirait volontiers qu'il ne l'a émise que pour ne pas partager celle des catholiques, d'un côté, et celle de Zwingle et de Luther, de l'autre. Suivant Calvin, l'*eucharistie* ne renferme que la vertu du corps et du sang de Jésus-Christ. Cela n'est pas très-clair, et il eût été plus net de dire que la foi seule de celui qui communie, l'effort qu'il fait pour se mettre dans une disposition d'âme exceptionnelle, constituent l'efficacité toute spirituelle de cette cérémonie. Calvinistes et luthériens se disputèrent entre eux à ce sujet avec la même âpreté qu'ils disputaient, d'autre part, avec les catholiques... Mais ce qu'il y a de plus fort, c'est que les calvinistes surtout eurent à cœur de ne pas être confondus avec les zwingliens, dont l'opinion n'est certainement séparée de la leur que par une différence assez mince, si toutefois il y en a une. Zwingle, en effet, ne croyait-il pas, lui aussi, à l'efficacité psychologique de la communion? Naturellement chacun des partis cherchait surtout ses arguments dans l'histoire, dans le passé du christianisme, et chacun y en trouvait, par la raison que le passé avait produit précisément les différentes opinions qui venaient de reparaître. Du IIe au ve siècle, les Pères avaient fort hésité sur le vrai caractère de ce rite, pourtant fondamental. Saint Justin, élevé dans les idées platoniciennes, qui apprennent à mépriser le témoignage des sens et habituent à réaliser les conceptions de l'esprit, saint Justin avait le premier affirmé positivement la présence réelle du Christ dans le sacrement; mais il ne s'était nullement expliqué sur la question de savoir si la substance du pain et du vin disparaissait ou persistait; il avait négligé la transsubstantiation. Saint Irénée avait admis la présence réelle, mais sans que la substance du pain ou du vin disparût : c'était l'opinion renouvelée par Luther. Saint Irénée joignait même à son opinion cette doctrine assez curieuse, que l'*eucharistie* communiquait au corps l'incorruptibilité et la faculté de ressusciter. Saint Clément d'Alexandrie, Origène, Tertullien, saint Athanase, saint Grégoire de Nazianze, saint Basile avaient, au contraire, professé l'opinion de la présence mystique, figurée ou spirituelle, opinion renouvelée par Zwingle et par Calvin. Saint Hilaire et saint Ambroise reprirent la doctrine de saint Irénée. Le premier qui exposa nettement la transsubstantiation fut saint Cyrille, suivi en cela par saint Chrysostome et par saint Jérôme. En revanche, saint Augustin se prononça pour le sens figuré. Nul concile œcuménique n'ayant décidé entre ces Pères, la question resta comme réservée jusqu'au VIIIe siècle. A cette époque, les conciles d'Orient s'en emparèrent, et ce ne fut pas, comme on va le voir, d'une manière propre à trancher les doutes. Ainsi, tandis que le concile de Jérusalem (754) adoptait le sens figuré, le second concile de Nicée, tenu quelques années plus tard, se décidait pour la présence réelle. L'Occident ne s'occupa de ce point qu'un siècle plus tard, encore laissa-t-on la question irrésolue; mais, chose singulière, les esprits marchèrent silencieusement, pour ainsi dire, dans le sens de la présence réelle. Quand, au XIe siècle, Bérenger, archidiacre d'Angers, voulut relever l'opinion de saint Augustin, celle de la cène purement figurée, le clergé français le déféra à un concile tenu à Rome en 1050, et le concile l'excommunia. Cette sentence fut renouvelée par plusieurs autres conciles tenus à Brionne (en Normandie), à Verceil, à Paris, à Tours, et plus tard encore à Rome. Dans cette dernière assemblée, chose remarquable et qui prouve combien on hésitait encore sur ce dogme, il se trouva une minorité considérable pour appuyer l'opinion de Bérenger et la soutenir opiniâtrément durant trois jours. Après Bérenger, la question ne fut reprise avec éclat qu'au XVIe siècle, par les protestants. Nous venons d'exposer sommairement ce que nous apprend l'histoire sur la manière dont s'est établie dans l'Eglise la doctrine eucharistique; mais il s'agit ici d'un dogme trop important pour que nous nous en tenions à ce rapide exposé, et, afin que nos lecteurs puissent entrer dans le vif de la question, nous allons céder la plume à un écrivain catholique, qui voudra bien ensuite, à son tour, la passer fraternellement à un protestant.

L'*eucharistie* est un sacrement institué pour la nourriture spirituelle de l'âme, et qui contient vraiment, réellement et substantiellement le corps, le sang, l'âme et la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, sous les apparences du pain et du vin.

Il y a trois choses à considérer dans l'*eucharistie :* la présence réelle de Jésus-Christ, le sacrifice de son corps et de son sang, et la communion. Sans traiter chacun de ces points en particulier, nous nous contenterons d'exposer que la foi au sacrement de l'*eucharistie*, où éclate l'amour de Dieu pour les hommes, est appuyée : 1o sur l'Evangile; 2o sur la pratique de la primitive Eglise; 3o sur l'enseignement des Pères de l'Eglise; 4o sur l'autorité des conciles œcuméniques; 5o sur le témoignage même des Eglises chrétiennes, à l'exception de quelques sectes protestantes, qui ne croient plus à la révélation et se dissolvent dans le rationalisme.

L'*eucharistie* est le grand mystère de l'amour de Jésus-Christ pour les hommes. Or, l'amour est toujours l'amour : au ciel comme sur la terre, dans le cœur de Dieu comme dans le cœur de l'homme, l'amour n'a qu'un nom, qu'une essence, qu'une loi, qu'un effet. Pour savoir ce que peut l'amour dans le cœur de Dieu, nous n'avons qu'à rechercher ce qu'il fait dans le cœur de l'homme et à y ajouter l'infini.

Celui qui aime voudrait jouir de l'éternelle présence des objets de son affection, il est prêt à se sacrifier pour eux, il aspire surtout à s'unir à eux. Voilà le vœu de l'amour : qui ne l'a éprouvé? Quel est l'homme, digne de ce nom, qui n'a pas souhaité de demeurer toujours avec ceux qu'il aime, de souffrir et de mourir pour eux, de ne faire qu'un avec eux? Quel est le père de famille qui, à l'heure des longues séparations, quand ses enfants devenus grands sont contraints de quitter le foyer paternel, ou quand la mort va l'arracher lui-même aux embrassements des siens, ne cherche avec une indicible angoisse, dans son cœur désespéré, le moyen d'échapper, s'il était possible, à ce supplice cruel de la séparation? Ah! qu'il serait heureux, du moins que l'amertume des adieux serait adoucie si, cachant son âme sous un symbole quelconque, fût-ce le plus vil, il pouvait dire à ses enfants : Je vous aime et je ne veux pas vous quitter; je resterai avec chacun de vous. Voilà mon âme, elle est cachée sous d'humbles apparences; mais c'est elle, emportez-la avec vous, elle vous verra, vous entendra, vous parlera; elle prendra part à vos joies et vous consolera dans vos tristesses. Il n'y a pas un homme au monde qui, sur le point de quitter ceux qu'il aime, n'inventerait, s'il était possible, une *eucharistie*, afin de leur laisser, sous n'importe quel symbole, le doux mystère de sa présence réelle.

Celui qui aime, tout en rêvant de rester toujours avec les siens, veut encore se dévouer et, s'il le faut, souffrir et mourir pour eux, et rassasier ainsi cette soif d'immolation qui est, comme on l'a dit, la moitié généreuse de l'amour. Est-ce qu'une mère hésiterait à mourir pour son enfant? Si l'occasion lui en était offerte, elle courrait à la mort et verserait pour lui tout son sang avec le seul regret de ne pouvoir mourir qu'une fois. Tous ceux qui aiment en sont là, tous voudraient que leur vie ne fût qu'un perpétuel sacrifice.

Mais le plus impérieux besoin de l'amour, celui qui le tourmente plus encore que l'éternité de la présence et la continuité du sacrifice, c'est l'union. Mêmes pensées, mêmes volontés, un cœur, une âme, être deux et n'être qu'un, tel est le rêve le plus ardent de l'amour. De là cette conformité de vœux et de sentiments entre ceux qui s'aiment; de là ces confidences intimes qui tendent à mêler les âmes; de là ce cri échappé au cœur d'une mère, ivre de bonheur en contemplant son enfant : « Je te mangerais, tant je t'aime! » De là cette pieuse extravagance d'Artémise qui, dans le transport de la douleur qu'elle ressentit de la mort de Mausole, fit brûler ses restes aimés et, mêlant leur cendre à la liqueur dont elle s'abreuvait chaque jour, fit ainsi de son corps le sépulcre vivant d'un époux qu'elle idolâtrait; de là toutes ces mille folies de l'amour rêvant de consommer, avec le mystère de la présence réelle et du perpétuel sacrifice, le mystère de l'union poussée jusqu'à l'unité.

L'homme ne peut que rêver ces choses : Dieu les réalise par l'*eucharistie*.

Par l'*eucharistie*, Jésus-Christ demeure réellement présent au milieu de nous; par l'*eucharistie* Jésus-Christ s'immole pour nous tous les jours dans le saint sacrifice de la messe; par l'*eucharistie* Jésus-Christ unit intimement son âme à la nôtre dans la communion, et nous fait vivre de sa vie. Nous avons pour garants de cette vérité :

1o *L'Evangile.* C'est pendant la cène qui précède la passion que Jésus-Christ établit le sacrement de l'*eucharistie;* mais, avant de l'instituer, il l'avait déjà promis à ses disciples.

Après le miracle de la multiplication des pains, les Juifs, craignant que la gloire de leur prophète Moïse ne fût diminuée, dirent avec emphase à Jésus-Christ : « Nos pères » ont mangé la manne au désert, ainsi qu'il » est écrit : « Il leur a donné à manger le pain » du ciel. » Et Jésus leur dit : « En vérité, en » vérité, je vous le dis, Moïse ne vous a point » donné le pain du ciel; mais mon Père vous » donne le véritable pain du ciel. Car le pain » de Dieu, c'est celui qui descend du ciel et » donne la vie au monde. » Ils lui dirent donc : « Seigneur, donnez-nous toujours de ce pain. » Et Jésus leur dit : « Je suis le pain de vie; » celui qui vient à moi n'aura pas faim, et » celui qui croit en moi n'aura jamais soif... » Les Juifs donc murmuraient contre lui, parce qu'il avait dit : « Je suis le pain vivant des» cendu du ciel. » Or, Jésus leur répondit : « Ne murmurez point entre vous. En vérité, » en vérité, je vous le dis, qui croit en moi a » la vie éternelle. Je suis le pain de vie. Vos » pères ont mangé la manne dans le désert » et sont morts. C'est ici le pain qui descend » du ciel, afin que, si quelqu'un en mange, il » ne meure point. Je suis le pain vivant qui » suis descendu du ciel. Si quelqu'un mange » de ce pain, il vivra éternellement, et le pain » que je donnerai pour la vie du monde, c'est » ma chair. » Et les Juifs disputaient entre eux, et disaient : « Comment celui-ci peut-il » nous donner sa chair à manger? » Or, Jésus répondit : « En vérité, en vérité, je vous le » dis, si vous ne mangez la chair du Fils de » l'Homme et ne buvez son sang, vous n'aurez » point la vie en vous. Celui qui mange ma » chair et boit mon sang a la vie éternelle, et » je le ressusciterai au dernier jour. Car ma » chair est vraiment nourriture et mon sang » est vraiment breuvage. Celui qui mange ma » chair et boit mon sang demeure en moi » et moi en lui. Comme le Père, qui m'a en» voyé, est vivant, et que moi je vis par le » Père, ainsi celui qui se nourrit de moi vivra » aussi par moi. » Il dit ces choses, enseignant dans la synagogue de Capharnaüm. Plusieurs de ses disciples, les ayant entendues, dirent : « Cette parole est dure, et qui la peut écou-

» ter? » Mais Jésus, sachant en lui-même que ses disciples murmuraient, leur dit : « Cela » vous scandalise? Et si vous voyiez le Fils » de l'Homme montant où il était auparavant? » C'est l'esprit qui vivifie, la chair ne sert de » rien : les paroles que je vous ai dites sont » esprit et vie. » De ce moment-là, plusieurs de ses disciples s'éloignèrent et ne marchèrent plus avec lui. Et Jésus dit aux autres : « Et vous, voulez-vous aussi vous en aller? » Simon-Pierre lui répondit : « Seigneur, à qui » irions-nous? vous avez les paroles de la vie » éternelle, et nous avons cru et nous savons » que vous êtes le Christ, Fils de Dieu. » (Saint Jean, chap. VI.)

Ces paroles n'ont pas besoin de commentaires. Jésus-Christ dit formellement à ses disciples qu'il est le pain vivant descendu du ciel, que sa chair est vraiment nourriture, que son sang est vraiment breuvage, et que celui qui mange sa chair et boit son sang a la vie éternelle. Si plusieurs de ses disciples l'abandonnent à cette parole, il ne les rappelle pas; il ne leur dit pas qu'ils ont mal compris et qu'il parle en figure; non, il les laisse aller : on croit à l'amour éternel ou l'on n'y croit pas.

« La veille de sa mort, étant à table avec ses disciples, Jésus prit du pain, le bénit, le rompit, et le donna à ses disciples, en disant : « Prenez et mangez : ceci est mon corps. » Et, prenant le calice, il rendit grâces et le leur donna, disant : « Buvez-en tous : ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance, qui sera répandu pour beaucoup en rémission des péchés. » (Saint Matthieu, chap. XXVI, v. 26, 27, 28.)

Telles sont les paroles solennelles par lesquelles le Sauveur nous lègue dans l'*eucharistie* son corps, son sang, son âme, sa divinité; elles sont pleines d'une lumière qui défie toutes les ombres des fausses interprétations.

On a dit : Jésus-Christ parlait en figure; il nous a laissé un morceau de pain qui est l'image de son corps. Mais si jamais un homme parle clairement et sans figure, c'est à l'heure de sa mort, quand il s'agit de consigner l'expression de ses dernières volontés dans un testament qui pourra être contesté un jour; on prend alors les mots dans leur sens commun et populaire. Or, dans la cène, Jésus-Christ faisait ses adieux à ses disciples, il dictait son testament, il instituait un dogme qui allait devenir la loi éternelle de l'humanité, et il nous dit : « Prenez et mangez, c'est mon corps; prenez et buvez, c'est mon sang. Toutes les fois que vous célébrerez ce mystère, vous le ferez en mémoire de moi. » (Saint Luc, chap. XXII, v. 19.)

Le simple bon sens nous avertit que l'idée d'un langage figuré est ici étrange et impossible. Quoi! Jésus-Christ nous aime infiniment, il est Dieu, et il ne trouve rien de mieux à nous laisser, en remontant au ciel, qu'un morceau de pain! Alors, à quoi bon annoncer si souvent et si solennellement la supériorité du don eucharistique sur les dons accordés au peuple hébreu? Si c'est du pain, il est bien inférieur à la manne, qui avait meilleur goût et qui tombait miraculeusement du ciel tous les matins. Nous, enfants de l'Evangile et de la croix, nous serions moins bien partagés que les Juifs.

On voudrait qu'un simple morceau de pain fût le testament d'un Dieu, le gage suprême d'un amour infini qui jure de ne pas nous abandonner! Mais c'est une dérision! Jamais des hommes n'ont imaginé de léguer à leurs amis un souvenir aussi vulgaire. En quittant la terre, Joseph laisse ses ossements à ses frères; Elie laisse son manteau à Elisée, saint Paul laisse à saint Antoine sa tunique de feuilles de palmier. Nous en sommes tous là. Si je veux en mourant laisser quelque souvenir de moi à mes amis, je ne penserai pas à leur laisser un morceau de pain, je leur laisserai quelque chose de mieux, quelque chose qui m'a appartenu, qui est devenu moi autant que possible; je leur léguerai un livre où j'aurai lu, le christ aux pieds duquel j'ai pleuré et prié; je leur léguerai un portrait qui leur rappellera mes traits et leur fera dire avec émotion longtemps après que je ne serai plus : C'est lui! Si mon cœur en valait la peine, s'il avait été le sanctuaire d'un assez héroïque amour, je leur léguerais mon cœur. Voilà ce que je ferais, moi, qui ne suis qu'un homme. Et Jésus-Christ avec sa toute-puissance, avec toutes les forces du ciel et de la terre à son service, quand il nous quitte avec mille protestations du plus tendre et du plus immortel amour, ne trouverait rien de mieux à nous laisser qu'un vulgaire morceau de pain! Ah! nous avons de lui des souvenirs meilleurs; nous avons son Evangile qui nous retrace les scènes adorables de sa vie et de sa mort, et que nous lisons à genoux; nous avons la croix teinte de son sang et où son image est clouée. A côté de ces réels et vivants souvenirs, que signifierait un morceau de pain?

2o *La pratique de la primitive Eglise.* La croyance de la primitive Eglise à la présence réelle de Jésus-Christ dans l'*eucharistie* sera suffisamment indiquée par un passage d'une lettre de l'apôtre saint Paul aux Corinthiens, par les peintures des catacombes et par l'idée que les païens se faisaient du mystère des chrétiens.

« J'ai appris moi-même du Seigneur ce que je vous ai enseigné, dit saint Paul, que le Seigneur Jésus, la nuit où il devait être livré, prit du pain, et, rendant grâces, le rompit et dit : « Prenez et mangez, ceci est mon corps, » qui sera livré pour vous; faites ceci en mé» moire de moi. » Il prit de même la coupe, après qu'il eut soupé, et il dit : « Cette coupe » est la nouvelle alliance en mon sang; faites » ceci en mémoire de moi, toutes les fois que » vous la boirez. Car, toutes les fois que vous » mangerez de ce pain et que vous boirez de » cette coupe, vous annoncerez la mort du » Seigneur, jusqu'à ce qu'il vienne. » Or, quiconque mangera ce pain ou boira la coupe du Seigneur indignement sera coupable de profanation contre le corps et le sang du Seigneur. Que l'homme donc s'éprouve lui-même, et qu'ensuite il mange de ce pain et boive de cette coupe. Car celui qui en mange et en boit indignement mange et boit sa propre condamnation, ne discernant pas le corps du Seigneur. » (Ire *Epître aux Corinthiens*, chap. XI, v. 23-29.)

Qui pourrait croire qu'il s'agit ici d'un pain vulgaire, d'une figure quelconque du corps de Jésus-Christ? Si l'on ne profanait que son image en abusant de l'*eucharistie*, le Seigneur Jésus dirait, mieux encore que cet empereur romain dont on avait insulté les statues, qu'il ne se sent pas blessé, et saint Paul n'aurait jamais écrit : « Celui qui communie indignement mange et boit sa propre condamnation, ne discernant pas le corps du Seigneur. »

Les peintures symboliques des catacombes s'ajoutent aux paroles de saint Paul pour témoigner en faveur de la foi de l'Eglise primitive à la présence réelle de Jésus-Christ dans le sacrement de l'*eucharistie*.

De tous les mystères du christianisme, l'*eucharistie* était celui que, dans les premiers siècles, il importait le plus de dérober aux yeux des profanes et de voiler à ceux des catéchumènes. L'idée d'un Dieu fait homme, livrant à sa créature sa chair en aliment et son sang en breuvage, était tellement en dehors ou plutôt au-dessus des conceptions de l'esprit et des ambitions même les plus audacieuses du cœur humain, qu'elle ne pouvait manquer d'être pour les idolâtres, et même pour les adeptes incomplétement initiés, l'objet d'une surprise pareille à celle qu'elle excita dans les disciples, alors que, pour la première fois, elle fut énoncée par la bouche du Maître : « Cette parole est dure, s'écrièrent-ils, et qui la peut écouter? » (Saint Jean, VI, 61.)

On comprend assez les dangers aussi bien que les scandales que pouvait soulever cette sublime nouveauté tombant dans les esprits sans une préparation suffisante. C'est ce qui explique pourquoi, soit dans son langage écrit, soit dans son langage imagé, l'antiquité épuisa, pour atténuer les dangereuses splendeurs d'un tel mystère, toutes les prudences de la discipline du secret.

Selon une doctrine bien connue, l'*eucharistie* est représentée par le symbole du poisson. (On sait que le mot grec ἰχθύς, poisson, est formé des initiales des mots grecs Ἰήσους Χριστος, Θεοῦ Υἱός, Σωτήρ : Jésus-Christ, Fils de Dieu, Sauveur.) Aussi lisons-nous dans la fameuse inscription de Pectorius d'Autun : « Prends, mange et bois, tenant ἰχθύς dans tes mains. » Ces expressions voilées suffisaient aux fidèles qui en avaient la clef; elles ne révélaient rien à celui qui n'était pas initié.

Si l'on veut voir cette même doctrine peinte, qu'on jette un coup d'œil sur les admirables fresques récemment découvertes au cimetière de Calixte. A défaut des originaux, qu'il n'est pas donné à chacun d'aller contempler dans ces cryptes sacrées, on en trouvera une excellente copie en tête de la savante dissertation de M. de Rossi, et l'on ne pourra manquer de se convaincre qu'écrivains et artistes ont eu en vue les mêmes allégories; que les uns et les autres ont voulu représenter à l'esprit et aux yeux cette union du fidèle avec Jésus-Christ, qui s'opère par le moyen de l'aliment eucharistique. Et pour nous rendre compte de l'immense valeur dogmatique de ces peintures, quant au mystère qui fait l'objet de cette étude, nous devons noter tout d'abord que, par leur style plein de goût comme par la perfection relative de leur exécution, elles se placent bien près du beau siècle de l'art romain, c'est-à-dire à une époque où il est pour nous d'une si haute importance de retrouver l'empreinte, ou mieux peut-être l'expression typique de nos croyances, à la première moitié du IIIe siècle.

C'est dans deux chambres funéraires, voisines de la crypte de saint Corneille, devenue si célèbre par les précieuses découvertes de M. de Rossi, que se présentent les peintures en question. Sur les parois de l'une de ces chambres se voit, deux fois retracée, l'image d'un poisson nageant dans les flots et portant sur son dos une corbeille avec des pains au-dessus, et en dedans un objet rouge et allongé, se distinguant très-nettement à travers le treillis de la ciste, et qui ne peut être qu'un petit vase de verre plein de vin. L'ensemble de cet inappréciable monument n'est-il pas la traduction parlante de ce passage de saint Jérôme (*Epist. ad Rusticum*, XX), retraçant l'usage où étaient les premiers chrétiens d'emporter chez eux le corps du Seigneur dans une corbeille et son précieux sang dans un vase de verre? *Nihil illo ditius qui corpus Domini in canistro vimineo, et sanguinem portat in vitro.* Il y a ici un double symbole du Christ : le pain et le poisson. Nous avons, pour le prouver, ces paroles de saint Paulin au sujet de notre Sauveur : *Panis ipse verus et aquæ vivæ piscis.* (*Epist.* XIII; *Ad Pammach.*, § 11.) Le poisson, personnification du Rédempteur, porte et présente aux hommes le pain et le vin, les deux éléments sous l'apparence desquels il a voulu leur donner son corps et son sang.

Nous aurions à citer un grand nombre d'autres peintures des catacombes de Rome et d'ailleurs, qui jettent une lumière éclatante et décisive sur la foi de l'Eglise primitive à la présence réelle de Jésus-Christ dans l'*eucharistie;* mais il faut se borner et rappeler seulement comment le mystère de l'*eucharistie*, mal connu des païens, à cause de la discipline du secret, dont nous avons parlé, donnait lieu contre les chrétiens à de singulières calomnies, qui ne peuvent avoir d'autre fondement que la foi à la présence réelle. Ainsi, nous lisons dans les ouvrages d'Eusèbe, d'Athénagore, de saint Justin, de Minutius Félix, etc., d'énergiques protestations contre cette fable universellement répandue parmi les païens : que les chrétiens, dans leurs assemblées nocturnes, tuaient un enfant pour le manger, après l'avoir fait rôtir et couvert de farine, et avoir trempé leur pain dans son sang; ce qui venait manifestement du mystère de l'*eucharistie* mal entendu.

3o *L'enseignement des Pères de l'Eglise.* Fidèles à la discipline du secret, les Pères grecs appellent l'*eucharistie le bien*, τὸ ἀγαθόν, ou, s'il s'agit des deux espèces, *les biens* par excellence, τὰ ἀγαθά. Les liturgies orientales ont cette poétique formule, interprétée par le poëte Fortunat (*Carm.*, XXV, l. III) : *Corporis Agni margaritum ingens*, « la riche perle du corps de l'Agneau. » Toutefois, dans leurs homélies au peuple fidèle ou dans leurs défenses du christianisme, les Pères de l'Eglise parlent de l'*eucharistie* en termes formels et précis.

Saint Ignace, martyr, disciple des apôtres, parlant de certains hérétiques qui niaient la présence réelle, dit : « Ils s'éloignent de l'*eucharistie*, parce qu'ils ne confessent pas que l'*eucharistie* est la chair de notre Sauveur Jésus-Christ, celle qui a souffert pour nos péchés. » (*Lettre aux habitants de Smyrne.*) Saint Justin, au IIe siècle, s'exprime d'une manière non moins positive : « Nous tenons des apôtres, dit-il, que cet aliment, qu'on appelle chez nous l'*eucharistie*, c'est le corps et le sang de celui qui s'est fait homme pour nous. » (*Apologétique à l'empereur Antonin.*)

Tertullien, dans son livre de la *Résurrection des corps*, dit : « Notre chair se nourrit du corps et du sang de Jésus-Christ, en sorte que notre âme s'engraisse de Dieu même. »

Origène s'exprime d'une manière non moins formelle : « Lorsque vous recevez la sainte nourriture et cet aliment incorruptible, lorsque vous goûtez le pain et la coupe de la vie, vous mangez la chair et vous buvez le sang du Seigneur. »

Quelle force dans ce texte de saint Ambroise : « Le pain, avant la consécration, c'est du pain; mais quand le moment de la consécration est venu, du pain se fait la chair de Jésus-Christ! Par quelle parole? Par la parole qui a tout créé. Avant la création, le ciel n'était pas; mais écoutez ce que dit la sainte Ecriture : « Il a parlé, et ces choses » ont été faites; il a commandé, et elles ont » été créées. » Ainsi je vous réponds : avant la consécration, ce n'était pas le corps de Jésus-Christ; mais, après la consécration, c'est le sacrement du corps de Jésus-Christ. Le Seigneur Jésus lui-même nous crie : « Ceci » est mon corps. » (Saint Ambroise, livre des *Mystères*, IX.)

Tous les Pères de l'Eglise ont affirmé dans les mêmes termes leur foi et la foi de leurs peuples à la présence réelle de Jésus-Christ dans l'*eucharistie*.

4o *L'autorité des conciles.* Le premier concile de Nicée, parlant du sacrifice de l'autel, dit : « Entendons que sur l'autel se trouve l'agneau de Dieu qui efface les péchés du monde, et qui est immolé par les prêtres d'une manière non sanglante; et, recevant son corps et son sang précieux, croyons que ce sont là les symboles de notre rédemption. »

Le second concile de Nicée (act. VI), dit : « Il est évident que le Seigneur, ni les apôtres, ni les Pères n'ont jamais parlé de figure; mais ils ont dit que l'*eucharistie* contient le corps même et le sang de Jésus-Christ. »

Sans parler du concile de Rome, tenu pour réfuter l'erreur de Bérenger, archidiacre d'Angers; du concile de Vienne, où fut établie la fête du Saint-Sacrement, etc., nous rapporterons seulement la doctrine du concile de Trente.

« Avant tout, le saint concile professe nettement et simplement que, dans le saint sacrement de l'*eucharistie*, après la consécration du pain et du vin, Notre-Seigneur Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme, est réellement présent sous les apparences de ces choses sensibles. » (Session XIII, chap. I.)

« Si quelqu'un nie que le sacrement de l'*eucharistie* contient vraiment, réellement et substantiellement le corps et le sang avec l'âme et la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et, par conséquent, le Christ tout entier, mais dit qu'il n'y est présent qu'en figure ou en puissance, qu'il soit anathème. » (Canon I.)

5o *Le témoignage des Eglises chrétiennes.* L'Eglise grecque et les autres Eglises schismatiques d'Orient, bien que séparées de l'Eglise catholique par la négation de la suprématie du pontife romain et de plusieurs points fondamentaux, croient absolument comme elle à la présence réelle de Jésus-Christ dans l'*eucharistie*. Ce fait a été mis en pleine lumière dans le célèbre ouvrage d'Arnauld : la *Perpétuité de la foi de l'Église catholique touchant l'eucharistie.*

Telles sont, brièvement exposées, les bases de la foi catholique à la présence réelle de Jésus-Christ dans le sacrement de l'*eucharistie.* Si l'on s'étonne que Jésus-Christ change le pain et le vin en son corps et en son sang, nous répondrons que cela nous arrive, à nous, tous les jours; nous changeons en notre corps et en notre sang le pain et le vin dont nous nous nourrissons.

Si l'on s'étonne que Jésus-Christ soit présent à la fois sur tous les autels du monde catholique, nous répondrons que ce n'est pas par un effet de translation, mais d'irradiation.

Tout corps est doué d'irradiation, c'est-à-dire d'une expansion de lui-même hors de lui, par laquelle, sans rien perdre de ce qu'il est, il projette au loin sa substance, sa forme, sa vie. Comme un édifice frappé de la lumière vient se peindre avec toutes ses parties les plus délicates et les moins visibles sur la feuille de métal qui lui est présentée, ainsi, d'une manière latente ou manifeste, tout corps rayonne autour de lui, et, s'il est possible d'en douter pour quelques-uns, il est impossible de ne pas le reconnaître dans les fluides qui peuplent invisiblement l'espace et où s'abreuve la vie universelle. Combien plus doit-il en être ainsi du corps arrivé par la résurrection à la splendeur de l'incorruptibilité, et surtout du corps de Jésus-Christ, lequel n'est pas seulement au plus haut degré de la transfiguration de la nature par la grâce, mais possède encore le souffle tout-puissant de la divinité. Qui pourrait, s'il en a le désir, arrêter en lui le mouvement de l'irradiation, et d'une irradiation intégrale, contenant sa substance, sa forme, sa vie, toute sa véritable chair pleine de son âme et du Verbe divin? Le soleil nous envoie de la sorte, du haut du firmament, une lumière qui est tout ce qu'il est, sauf la quantité; mais la quantité matérielle n'est qu'un accident des corps, et le plus ou le moins n'ajoute rien à leur essence et n'en retranche rien. La lumière est la lumière, l'or est l'or, en quelque mesure qu'ils se donnent, et il est rigoureusement vrai de dire que le soleil, dans un seul de ses rayons, nous communique l'intégrité de son être. (Nous n'avons voulu rien changer à cet argument, qui, comme nos lecteurs le comprennent parfaitement, s'appuie sur une théorie de la lumière abandonnée aujourd'hui par tous les savants.) Que sera-ce de l'Homme-Dieu, de celui que l'Ecriture appelle le Soleil de justice, et qui, devenu le foyer de la vie régénérée, n'a pris notre chair que pour nous la rendre avec le bénéfice de sa mort et de sa résurrection? Quoi! un peu de boue suspendue dans l'espace épand sa substance, sa forme et sa vie sur l'univers, et l'Homme-Dieu ne le pourrait pas? Quoi! l'homme tout seul, si faible qu'il soit, trouve dans ses entrailles le secret de se dédoubler pour communiquer sa substance, sa forme et sa vie à un autre que lui, et l'Homme-Dieu ne le pourrait pas? Sans doute, ce ne sont là que des images et des comparaisons; mais les images et les comparaisons sont des avertissements de la nature à l'orgueil, un doute proposé à l'intelligence par celui qui a semé tant de mystères dans le monde visible, et qui, sans doute, a pu, pour nous sauver, plus qu'il n'a fait pour nous créer.

Au reste, l'humanité a cru à la parole de Dieu : elle est venue au banquet de la grâce, elle a dressé des tables, elle a bâti des monuments magnifiques pour couvrir d'ombre et de gloire le pain dont le Fils de Dieu a dit : « Ceci est mon corps. » Elle a cru que, puisqu'une mère peut porter son fils dans ses entrailles et le nourrir encore de sa substance après l'avoir mis au monde, il n'était pas impossible à Dieu d'avoir la même puissance dans la même tendresse, et de renouveler entre nous et lui les miracles de la maternité. Enfin, tout a cédé, quelle qu'en soit la raison, à cette parole : « Mangez et buvez. » Le genre humain a mangé en adorant sa nourriture; il a bu en adorant son breuvage : la folie de la foi a égalé la folie de la charité.

A ce dithyrambe, inspiré par une foi dont nous ne contestons pas la sincérité, opposons maintenant les paroles, plus froides certainement, mais qui, par cela même peut-être, paraîtront à quelques-uns plus rationnelles, d'un écrivain protestant.

On sait comment le catholicisme comprend le sacrement de la sainte cène. Au moment où le prêtre prononce les paroles de consécration, le pain et le vin, sans changer d'apparence, deviennent le corps et le sang réels de Jésus-Christ. Ce dogme n'est pas moins contraire au bon sens qu'aux textes. Que ne suppose-t-il pas, en effet? Pour l'accepter, il faut croire que le même corps peut être présent dans plusieurs endroits à la fois; il faut admettre que la substance peut changer totalement, sans que les accidents (forme, saveur, couleur) subissent aucun changement; il faut croire enfin que, dans la première sainte cène, lors de l'institution du sacrement, Jésus-Christ étant présent, les apôtres, assis

à la même table que lui, ont pris et mangé le corps de leur maître. Tout cela est monstrueux. D'ailleurs, la doctrine de la transsubstantiation ne remonte pas à la primitive Eglise, et ne peut pas s'appuyer sur l'autorité de la tradition universelle. Sous sa forme actuelle, elle date du milieu du XIe siècle. En général, la cène était considérée, dans les premiers temps, à la fois comme un mémorial du sacrifice accompli par Jésus pour le salut du monde, et comme un symbole de l'union mystique des chrétiens avec leur maître. Plus tard, quand vint l'époque de la réflexion, deux opinions se produisirent : les uns admirent une relation matérielle entre les éléments de l'*eucharistie* et le corps et le sang du *Logos*; les autres continuèrent à ne voir dans ses éléments que des symboles, et les Alexandrins ne voulurent jamais reconnaître dans la cène que la présence spirituelle du Christ.

Cependant, vers le IVe siècle, cette opinion fut abandonnée et la doctrine de la présence substantielle l'emporta; mais l'ancienne manière de voir compta longtemps encore des partisans. Eusèbe, dans sa *Démonstration évangélique*, Grégoire de Nazianze, Augustin, ne considéraient les éléments de la cène que comme des signes, des types, des figures, et ne reconnaissaient dans ce sacrement qu'une présence spirituelle du Christ. Le pape Gélase, qui vivait à la fin du Ve siècle, n'est pas moins explicite à ce sujet. Pour lui, il n'y a pas de changement de substance ou de nature dans les espèces sacramentelles, qui restent du pain et du vin. Facundus d'Hermiane, Bède le Vénérable, Alcuin, le concile de Constantinople de 754, s'accordent à repousser la doctrine de la présence substantielle et réelle, pour se ranger à celle de la présence symbolique ou spirituelle.

Au moyen âge, même après que Paschase Radbert eut formulé la transsubstantiation, la discussion resta longtemps ouverte sur cet important sujet. Tandis que les scolastiques inclinaient du côté du moine de Corbie, les mystiques s'attachaient, en général, à la doctrine d'une présence spirituelle. Wiclef embrassa de son côté la même opinion.

Les réformateurs combattirent tous la transsubstantiation; mais Luther y substitua un dogme qui n'est ni moins contradictoire ni moins incompréhensible. D'après lui, le pain et le vin restent ce qu'ils étaient, mais le corps et le sang réels du Christ s'y mêlent d'une manière mystérieuse. C'est ce qu'on appelle la consubstantiation. Luther avait cru corriger ainsi ce qu'il y a d'absurde dans la doctrine catholique; mais grande était son illusion. Qu'est-ce qu'un corps invisible, impalpable, qui échappe enfin à toutes les conditions des corps? Aussi ne faut-il pas s'étonner que cette conception ait rencontré de l'opposition même parmi les adeptes de la Réforme. Zwingle, Capiton, Bucer, tous les réformateurs de l'école d'Erasme ne croyaient qu'à la présence spirituelle. « Je crois, dit Zwingle, que dans la sainte cène d'*eucharistie*, c'est-à-dire d'actions de grâces, le vrai corps du Christ est présent par la contemplation de la foi; c'est-à-dire que ceux qui rendent grâces à Dieu pour le bienfait qu'il nous a donné en son fils reconnaissent que Christ a revêtu un vrai corps, qu'il a vraiment souffert, vraiment lavé nos péchés par son sang, et ainsi toute chose faite par le Christ leur est rendue présente par la contemplation de la foi. Mais que le corps du Christ, essentiellement et réellement, c'est-à-dire son propre corps mortel, soit présent dans la cène, mangé par notre bouche et déchiré par nos dents, comme le disent les papistes et quelques autres qui regrettent les oignons d'Egypte, non-seulement je le nie, mais encore j'affirme que c'est une erreur contraire à la parole de Dieu. » C'est en effet sur ces paroles : *Ceci est mon corps, ceci est mon sang*, que portait alors toute la discussion, et que les partisans de la transsubstantiation, de la consubstantiation et de la présence spirituelle appuyaient leurs vues particulières. Œcolampade défendit cette dernière opinion avec tant de vigueur, de logique et de science qu'Erasme avouait que les élus eux-mêmes pourraient s'y laisser prendre. En général, tous les réformateurs interprétaient ainsi les paroles de l'institution : Ceci représente mon corps, ceci est le signe de mon corps. D'après le mystique Schwenkfeld, ces mots offraient une autre signification. Cette phrase, à son avis, doit être renversée et elle signifie : Mon corps, qui est livré pour vous, est ceci, à savoir ce pain rompu et mangé; ou, en d'autres termes : Mon corps, qui est livré pour vous, est et doit être pour vous ce qu'est le pain que je vous distribue, à savoir un véritable aliment de l'âme, comme le pain est l'aliment du corps. Schwenkfeld admettait d'ailleurs la présence spirituelle du Christ, dont le corps et le sang sont mangés, suivant son expression, par les dents spirituelles de la foi. Calvin, pour réconcilier les partisans de Luther et ceux de Zwingle, essaya d'une nouvelle formule où il est question de manducation spirituelle, et où il déclarait que le Christ n'est pas seulement présent en figure dans la sainte cène, mais qu'il y est réellement et substantiellement pour le croyant. Ce sont des subtilités que nous ne comprenons plus aujourd'hui, des mots qui hurlent de se voir ensemble. Qu'est-ce que le corps de Jésus-Christ qui n'est réellement présent que pour le croyant? Qu'est-ce que manger spirituellement un corps? Ce compromis a eu le sort de tous les compromis : il a été vite condamné et oublié. Pour fonder quelque chose de durable, la première condition est d'obéir aux lois de la logique. Aussi la théorie de Zwingle sur la présence spirituelle du Christ dans la sainte cène est-elle aujourd'hui à peu près universellement adoptée dans les Eglises protestantes; la sainte cène n'est plus considérée que comme un mémorial, un symbole, une commémoration de la mort de Jésus-Christ, et, s'il est encore question de la présence spirituelle, c'est d'une manière tout à fait subjective, c'est uniquement pour les croyants; c'est enfin, comme le disait Zwingle, que, par la contemplation de la foi, le fidèle jouit de la présence spirituelle du Christ. Il y a loin de cette conception aux théories matérialistes de l'Eglise catholique et de Luther et aux accommodations de Calvin.

Après avoir entendu successivement, sur l'important sujet de l'*eucharistie*, deux docteurs religieux, l'un catholique, l'autre protestant, nos lecteurs nous permettront de dire un dernier mot au nom du *Grand Dictionnaire*. Nous ne reviendrons pas sur les décisions des conciles antérieurs au XIe siècle : elles furent sans doute susceptibles d'être entendues de plusieurs manières, puisqu'elles ne purent empêcher les dissidences de se faire jour, et l'on peut en dire autant des doctrines professées par les Pères durant les dix premiers siècles; mais nous chercherons à nous expliquer à nous-mêmes, en nous plaçant à un point de vue purement humain, pourquoi l'enseignement de l'Eglise sur la présence réelle resta si longtemps vague, susceptible de plusieurs interprétations opposées, et pourquoi, enfin, ce grand corps religieux jugea nécessaire de fixer tous les doutes en adoptant franchement l'opinion la plus radicale, celle qui semblait fouler aux pieds les principes les plus élémentaires de la raison. La religion chrétienne, pour se faire dans ce monde la place qu'elle y voulait occuper et qu'elle a réellement occupée, avait à lutter contre une religion qui, depuis une longue suite de siècles, régnait sans rivale sur l'immense généralité des nations, et qui offrait à des esprits encore grossiers l'avantage de voir les dieux qu'ils devaient adorer, de savoir où ils résidaient, de pouvoir s'approcher d'eux dans leurs temples. Proposer aux hommes de ce temps d'abandonner tous ces dieux visibles, palpables, pour reporter tout à coup leurs adorations sur le Jéhovah juif, sur celui que nul œil ne pouvait voir, contempler, que nulle oreille ne pouvait entendre, et dont tous les attributs se résumaient dans la propriété toute métaphysique de l'existence absolue (Je suis celui qui suis), c'était évidemment se condamner d'avance à une impuissance complète. Il est vrai que ce Dieu, ou plutôt l'une des personnes de ce Dieu un et triple tout à la fois, s'était fait homme, avait vécu trente-trois ans sur la terre, et offrait par cela même une sorte de satisfaction au besoin d'adorer quelque chose de manifestement réel; mais si le Christ avait vécu, il était mort, et les docteurs chrétiens anathématisaient trop souvent l'idolâtrie pour oser, dans ce temps-là, proposer d'élever au Christ des statues devant lesquelles pourraient s'agenouiller les populations. Il fallait pourtant matérialiser de quelque manière le culte nouveau, il fallait montrer à ceux que l'on arrachait à l'idolâtrie ce qu'on prétendait mettre à la place des idoles. On pouvait bien leur dire qu'il fallait adorer et prier Dieu en esprit et en vérité, mais cela n'aurait pas suffi pour les attirer dans les églises, c'est-à-dire dans les assemblées des fidèles; car il est trop évident que, pour prier Dieu en esprit, on n'a pas besoin de quitter sa propre demeure ni de se déranger de ses affaires. La cérémonie de la cène, que Jésus-Christ lui-même avait expressément commandé de célébrer souvent, offrit le moyen de satisfaire à la fois toutes les exigences. Le pain et le vin, consacrés selon la formule évangélique, devinrent le corps et le sang du Sauveur, de celui qui était Dieu et homme tout ensemble; placés en évidence sur l'autel, ils durent être adorés par tous les fidèles, et quand l'un de ceux-ci éprouvait le besoin de demander à Dieu quelque grâce spéciale, il savait où aller pour se trouver en présence de celui qu'il voulait prier. Quelques-uns sans doute, les raisonneurs, devaient se dire que le corps et le sang de Jésus ne se trouvaient là qu'en figure; mais la masse des fidèles, enchantée de sortir d'un idéal trop au-dessus de ses lumières, s'en tenait au sens matériel et ne marchandait ni sa foi ni son zèle. Pendant dix siècles l'Eglise s'abstint de se prononcer nettement sur la manière dont le corps et le sang de Jésus-Christ étaient présents dans l'*eucharistie*. Les yeux voyaient, les mains touchaient du pain et du vin, tout le monde restait libre de penser qu'il y avait encore là du pain et du vin; cela importait peu, pourvu que l'on crût aussi qu'il y avait en même temps le corps et le sang de l'Homme-Dieu, c'est-à-dire un objet matériel digne de recevoir nos hommages, nos adorations, nos prières. Et quant aux imprécations de saint Paul et d'autres docteurs contre ceux qui recevaient indignement le corps et le sang de Jésus-Christ, elles ne prouvent nullement qu'il n'y eût plus ni pain ni vin dans ce mystère; elles s'expliquent très-bien dans le système de la consubstantiation; il serait même facile de montrer que saint Paul aurait pu parler de la même manière s'il n'avait cru qu'à une présence toute spirituelle, c'est-à-dire idéale. N'oublions pas, en effet, qu'un chrétien doit adorer Dieu en esprit, d'où il suit évidemment qu'il suffit que notre esprit voie Dieu quelque part pour que l'objet que nous identifions ainsi à Dieu devienne digne de tous nos respects.

L'Eglise ne professa nettement le dogme de la transsubstantiation que lorsqu'elle s'y vit contrainte par l'audace toujours croissante des hérétiques, qui, voulant restreindre la foi à la présence réelle dans les limites d'une raison ergoteuse, menaçaient d'ébranler chez les masses celle de toutes les croyances chrétiennes qui avait peut-être sur elles le plus d'empire, parce qu'elle les enchaînait par des liens en quelque sorte matériels. Ce fut un acte hardi de sa part; mais le fait a prouvé qu'elle avait bien jugé de sa force, et dès lors on doit reconnaître qu'elle a fait ce qu'elle devait faire pour assurer, pendant une longue suite de siècles encore, sa domination sur le monde. Oui, nous croyons sincèrement que, si les temples catholiques n'avaient pas leurs tabernacles sacrés, où se cache un Dieu réel quoique voilé, toujours prêt à converser pour ainsi dire avec ses adorateurs, nous les aurions vus depuis longtemps devenir peu à peu déserts et se fermer, sauf aux jours et à l'heure des cérémonies publiques, comme nous voyons fermés habituellement les temples des protestants. Si le catholicisme renonçait à la messe, qui n'est que l'*eucharistie* dramatisée, à ses saluts solennels, à ses processions splendides, aux reposoirs dressés dans les rues par la piété des fidèles, cette piété perdrait bientôt toute sa séve. Un Dieu caché dans les profondeurs de sa mystérieuse existence, et qui ne demande à l'homme que des adorations spirituelles, peut plaire à des déistes purs, mais a bien peu de prise sur le peuple; et les déistes eux-mêmes en viennent bientôt à se demander quel prix ce Dieu peut attacher à des sermons, à des oraisons, à un culte quelconque. Par une suite de déductions qui s'enchaînent de la manière la plus naturelle, ils sont bientôt amenés à proclamer l'inutilité de toute espèce de culte et à dire comme Sénèque : *Deum colit qui novit*.

— Iconogr. *Représentation symbolique de l'eucharistie*. Il est curieux d'observer avec quelle réserve les Pères de l'Eglise des premiers siècles parlent de l'*eucharistie* dans leurs sermons et dans leurs homélies, combien même ils emploient de détours pour ne pas la nommer d'une manière trop positive : ils l'appelleront *le bien*, τὸ ἀγαθόν, ou *les biens*, τὰ ἀγαθά. En Orient, on arrondit la phrase : « *Corporis Agni margaritum ingens* (la riche perle du corps de l'Agneau), » dira Fortunat dans son langage imagé et fleuri. Quelquefois on prend une autre circonlocution, et on appelle alors l'*eucharistie* le poisson. Comme cela, tout le monde comprend et personne ne saurait se compromettre. « Prends, mange et bois, tenant ἰχθύς dans tes mains, » dit l'inscription de Pectorius d'Autun, qui prouve, d'un autre côté, que l'on avait l'habitude de recevoir la communion dans la main. Quelquefois on est encore plus mystérieux, et l'on dit : *ce qui est désiré*, pour désigner l'*eucharistie*. Etudions maintenant la manière dont l'*eucharistie* se trouve représentée sur les monuments. Nous citerons d'abord une mosaïque de Saint-Vital de Ravenne, qui date du VIe siècle et qui représente le sacrifice de Melchisédech. Melchisédech est debout; devant lui, on voit un autel sur lequel sont placés deux pains et un petit vase plein de vin; il bénit ces offrandes et les adore. Vis-à-vis de lui, de l'autre côté de l'autel, se voit Abel, debout comme Melchisédech; comme lui, il a les mains en l'air. Il est impossible de ne pas voir dans cette représentation une allégorie vivante de l'*eucharistie*, puisqu'on a toujours regardé Melchisédech comme ayant annoncé l'Agneau par son sacrifice. Ce monument est le plus ancien que l'on puisse citer et dans l'histoire iconographique et dans l'histoire religieuse, comme se rapportant à l'*eucharistie* symbolisée. Pour désigner l'*eucharistie*, on se servait aussi de la manne dont le Seigneur avait nourri son peuple dans le désert; et là encore on était d'accord avec les textes sacrés. Saint Jean dit (VI, 59) : « Vos pères ont mangé la manne dans le désert, et ils sont morts; mais celui qui mangera ce pain de vie vivra éternellement. » (*Patres vestri manducaverunt manna in deserto et mortui sunt; qui autem manducat hunc panem vivet in æternum*).

Une autre manière allégorique de représenter l'*eucharistie* est la scène de la multiplication des pains. Il est reconnu par tous les archéologues que les artistes, en retraçant ce sujet, voulaient rappeler à l'esprit le mystère de l'*eucharistie*. Quelquefois le miracle de la multiplication des pains est représenté sur un tombeau; alors il signifie que le défunt s'était muni du pain céleste avant d'entreprendre le grand voyage. Une symbolisation que l'on rencontre fréquemment consiste dans la représentation d'un repas. Quelquefois on y voit des hommes et des femmes; ailleurs, il n'y a que sept hommes. Les aliments se composent alors de pain et de poissons frits. Sur le beau diptyque de la cathédrale de Milan, ce même festin est figuré; mais seulement il ne s'y trouve que quatre convives, le Seigneur et trois disciples. La table a la forme traditionnelle du *sigma*; le Seigneur rompt le pain céleste pour le donner à ses convives. Dans la suite, on prit le poisson comme signe symbolique de l'*eucharistie*. Un diptyque remontant à la fin du Ve siècle montre le Christ sous la forme d'un grand poisson qui, sur le rivage, nourrit ses disciples de sa propre chair. On trouve le même symbole du poisson dans les admirables fresques récemment découvertes au cimetière de Saint-Calixte. Guidé par M. de Rossi, nous allons essayer d'en donner une idée. Les deux chambres qui composent la crypte récemment découverte sont voisines de la crypte de Corneille. Sur l'une des parois se voit, fort distinctement retracée, deux fois l'image d'un poisson nageant à pleines eaux. Il porte sur son dos une corbeille avec des pains au-dessus; à l'intérieur de la corbeille se trouve un petit vase contenant du vin, vase que l'on aperçoit assez distinctement à travers le treillage de la corbeille. Dans la chambre voisine, nous voyons en premier lieu un de ces festins composés de pain et de poissons frits; puis vient une autre table sur laquelle est un pain et encore un plat contenant du poisson; puis, d'un côté, se voit un homme bénissant les offrandes, tandis que, de l'autre, se tient une femme qui lève les mains au ciel. Sur un marbre trouvé à Lyon, on lit : « Prends la douce nourriture du Sauveur des justes, mange et bois, tenant le poisson dans ta main. » (*Salvatoris sanctorum dulcem sume cibum, ede et bibe... piscem in manibus tenens.*)

M. de Rossi, dont le témoignage fait autorité, a découvert un marbre à Ravenne, marbre d'un christianisme douteux, mais où l'on voit l'image d'un pain entre deux poissons. A Pesaro, on a trouvé une fort belle mosaïque chrétienne qui représente plusieurs pains et plusieurs poissons : c'est encore une symbolisation de l'*eucharistie*. Au cimetière des Saints-Marcellin-et-Pierre, un archéologue des plus érudits, Bosio, a découvert, il y a quelque temps, une peinture qui n'a pas manqué, par son originalité, de piquer la curiosité des archéologues. Voici la description de cette peinture, telle que la montre la planche 139 de l'ouvrage de Bosio. Elle représente une femme seule assise devant une table; sur cette table est une nappe sur laquelle se trouvent trois pains, trois tasses, mais une seule amphore. A chaque extrémité de la table, qui a la forme d'un rectangle, se tient un serviteur. Le premier présente une coupe à un personnage qui s'approche de lui tenant à la main un bâton, symbole du voyage qu'il va accomplir. Un second personnage se tient devant l'autre serviteur, tandis que la femme assise semble leur donner des ordres en leur désignant du doigt ce qu'elle veut offrir aux deux étrangers. Généralement les antiquaires, nous parlons des anciens, n'avaient voulu voir dans ces peintures qu'une agape. Tout autre est l'explication donnée par le savant archéologue l'abbé Polidori. Selon lui, cette prétendue agape ne serait qu'une traduction peinte du neuvième chapitre des *Proverbes*, où il est dit que la Sagesse s'est bâti un temple soutenu par sept colonnes, pour offrir aux hommes un lieu de repos et de rafraîchissement; que, dans ce palais, elle dressa une table fournie d'une façon abondante de pain et de vin, et qu'ensuite elle envoya des serviteurs pour inviter les humbles et les ignorants à venir prendre leur part du festin préparé à leur intention. D'après saint Cyprien et les autres Pères, ce récit n'est qu'un symbole : la Sagesse n'est autre que le Juste incarné; le palais qu'elle élève, c'est l'Eglise; les colonnes représentent les apôtres; les serviteurs ne sont que les ministres du culte; le pain et le vin sont le symbole de l'*eucharistie* sous les deux espèces; enfin, les deux personnages ne sont autres que les hommes, qui marchent en voyageurs dans les sentiers de l'existence. Telles sont les allégories employées dans le moyen âge pour figurer l'*eucharistie*. Il en fut ainsi jusqu'au XVIe siècle. A cette époque, les artistes commencèrent à préférer le calice avec l'auréole rayonnante.

Eucharistie (MÉDITATIONS SUR L'), par Mgr de La Bouillerie, évêque de Carcassonne (1857, in-12). Ce livre mystique a obtenu un certain succès auprès de nos dévotes mondaines. Il contient douze méditations. Voici, pour donner une idée de ce livre, un des développements de la première méditation, le *Sommeil de l'eucharistie*, qui a pour objet cette parole de l'époux, dans le *Cantique des cantiques* : « Je dors et mon cœur veille ! » — « Ah ! s'écrie le pieux auteur, s'il s'en tenait à ce seul mot, *je dors*, loin d'y goûter la suavité que je cherche, je n'y trouverais qu'inquiétude et qu'effroi. Jésus-Christ dort, et le démon, mon ennemi, veille et circule autour de moi comme le lion prêt à me dévorer..., etc., etc., etc. » Mais il est bientôt rassuré en considérant que l'époux du *Cantique des cantiques* a bien voulu dire que *s'il dort, son cœur veille*, et il s'écrie plein d'une tendre émotion : « Dormez, Seigneur Jésus, je suis consolé; votre cœur veille. »

La méditation sur les *Trois colombes* est tout aussi singulière. Ces trois colombes bibliques et symboliques sont : celle de Jérémie, qui dit aux enfants de Moab : « Quittez les villes pour le sommet des rocs; celle de l'époux du *Cantique des cantiques*, disant à sa bien-aimée : « Viens, ô ma colombe, viens t'abriter dans les trous du rocher! » et enfin celle du roi-prophète : « Qui me donnera des ailes comme à la colombe pour voler et me reposer? » Ces trois colombes sont, pour M. de La Bouillerie, le symbole de l'âme, qui doit successivement se réfugier dans le creux du rocher, poser son nid sur la cime, et enfin prendre son vol pour le repos éternel.

Qu'est-ce que nos dévotes peuvent bien comprendre à toutes ces gentillesses? La vie de famille est-elle donc si vide qu'il faille la remplir par d'aussi singulières méditations?

Eucharistie (L'), tableau de Nicolas Poussin. L'artiste a traité dans trois tableaux différents le sujet de la sainte cène et de l'institution de l'eucharistie.

L'un de ces tableaux, exécuté en 1641 pour la chapelle du château de Saint-Germain en Laye, se voit aujourd'hui au Louvre (no 428). Voici quelle en est la composition : dans une salle ornée de colonnes et de pilastres d'ordre ionique, le Christ, debout, en avant de la sainte table, sur laquelle est posé le calice, tient dans une patène le pain rompu qu'il va distribuer à ses disciples, debout ou agenouillés autour de lui. Une lampe allumée est suspendue au plafond par une chaîne. Cette *Sainte Cène* a été gravée au burin par Pierre Lombard et au trait dans le recueil de Landon (III, pl. 15).

Les deux autres tableaux font partie des deux célèbres suites des *Sept sacrements*, dont l'une, exécutée de 1636 à 1642, pour le commandeur del Pozzo, appartient aujourd'hui au duc de Rutland, et l'autre, exécutée pour M. de Chantelou, de 1644 à 1648, devint plus tard la propriété du duc d'Orléans et passa ensuite en Angleterre, dans la galerie du comte de Stafford, dite Bridgewater-Gallery.

Dans l'*Eucharistie* peinte pour le commandeur del Pozzo, les personnages sont groupés dans l'intérieur d'une vaste salle, assis ou à demi couchés sur des lits qui entourent la table du « dernier souper. » Le Christ, placé au centre de la composition, tient une coupe d'une main et fait, de l'autre main, un geste impératif en rapport avec la volonté qu'il exprime à ses disciples : « Faites ceci en mémoire de moi. » A sa droite est saint Jean, qui appuie sa tête sur le sein de son divin Maître; à gauche se tient saint Pierre. Ce tableau a été gravé par Dughet et par L. de Châtillon.

L'*Eucharistie* de la galerie Bridgewater est bien supérieure à la précédente; c'est un des plus beaux chefs-d'œuvre de Poussin. Le lieu de la scène est une salle spacieuse d'ordre toscan, qu'éclaire une lampe à trois becs suspendue au plafond, et au fond de laquelle une draperie est accrochée d'un pilastre à l'autre. Le Christ, placé presque sous la lampe, au centre du tableau, domine les autres figures. Son attitude est à peu près la même que celle du tableau de la collection du duc de Rutland; son action, ses paroles fixent l'attention de tous les disciples, dont l'étonnement se manifeste sous des formes diverses. Judas seul détourne la tête avec un sourire moqueur; il s'est levé de table et s'apprête à quitter la salle du repas. Saint Jean, placé auprès du Sauveur, témoigne moins de surprise que les autres apôtres; l'expression triste et rêveuse de son regard fait soupçonner qu'il prévoit le sacrifice inévitable, la sublime immolation du Maître. A côté de lui, un disciple, étonné et presque effrayé, se porte brusquement en arrière. D'autres physionomies expriment le respect, la curiosité, l'admiration, le dévouement. Un apôtre, qui n'est point à table et qui occupe l'extrémité de la composition, du côté de saint Jean, est debout, dans l'attitude du recueillement; il met un doigt sur sa bouche et se tourne vers la porte, comme s'il voulait imposer aux profanes relégués hors du sanctuaire la vénération pour le mystère qui s'accomplit. On ne saurait trop admirer dans cette peinture la simplicité et la gravité des poses, la hardiesse et la science des raccourcis, la vérité des expressions, la beauté des draperies. « Ce tableau, dit M. Bouchitté, est, entre les *Sept sacrements* exécutés pour M. de Chantelou, celui dont la composition est la plus profondément pensée et la plus grande. A notre sens, il s'élève de beaucoup au-dessus de tous les tableaux faits sur le même sujet, à quelque peintre qu'ils appartiennent (M. Bouchitté oublie la *Cène* de Léonard). Dans ce chef-d'œuvre, Poussin n'a pas seulement surpassé les autres, il s'est surpassé lui-même. » Toutefois, M. Bouchitté lui-même hasarde quelques critiques : « Nous oserions reprocher à ce tableau l'uniformité du type des têtes, excepté cependant pour celles du Sauveur et de saint Jean. Quoique le peintre les ait diversifiées autant que possible par les accessoires, elles se ressemblent trop, surtout celles qui sont vues de profil. La tête du Christ n'est pas sans quelque rapport avec celle des catacombes; on peut néanmoins lui reprocher d'être trop forte. Les traits de saint Jean sont d'une beauté jeune et touchante. Le type israélite semble bien être celui de toutes ces figures, mais les poses, les draperies, le galbe, les accessoires, la disposition et l'architecture de la salle sont romains et grecs. Les disciples ont l'air de sages de l'antiquité plus que de pêcheurs israélites. » Ce tableau a été gravé par B. Audran, Pesne, Dughet, Gantrel, etc.

Le sujet de l'*Institution de l'eucharistie* a été traité par un très-grand nombre d'artistes, notamment par Ph. de Champaigne (Louvre), E. Le Sueur (Louvre), Gérard de Lairesse (Louvre), Juan de Juanes (musée de Madrid), A. Périn (église Notre-Dame de Lorette, à Paris), C.-C. Chazal (Salon de 1863), etc. Les ouvrages de plusieurs de ces peintres ont été décrits au mot CÈNE.

EUCHARISTIQUE adj. (eu-ka-ri-sti-ke — rad. *eucharistie*). Théol. Qui a rapport, qui appartient à l'eucharistie : *Espèces* EUCHARISTIQUES. *Communion* EUCHARISTIQUE.

EUCHÉILE s. f. (eu-ké-i-le — du gr. *eu*, bien; *cheilos*, lèvre). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des carabiques, dont l'espèce type habite le Brésil.

EUCHÉIRE s. m. (eu-ké-i-re — du gr. *eucheir*, courageux). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des lamellicornes, tribu des scarabées, comprenant deux espèces, qui habitent le Brésil.

EUCHÉLIE s. f. (eu-ké-lî — du gr. *eu*, bien; *cheilos*, lèvre). Entom. Genre d'insectes lépidoptères nocturnes, formé aux dépens des callimorphes et comprenant deux espèces, qui vivent en Europe et sont remarquables par la vivacité de leurs couleurs.

EUCHÉLIOPE s. m. (eu-ké-li-o-pe). Ichthyol. Genre de poissons acanthoptérygiens, vivipares, de la famille des gabioïdes.

EUCHER (saint), en latin **Eucherius**, prélat et théologien français, mort en 450. Il fut d'abord sénateur, épousa une femme d'une naissance illustre, nommée Gallia, dont il eut deux fils et deux filles, puis, vers 410, renonçant au monde avec toute sa famille, il envoya sa femme et ses enfants dans l'île de Lérins, et se retira lui-même dans celle de Sainte-Marguerite. Sur sa haute réputation de savoir et de piété, il fut élu évêque de Lyon vers 434. Ses deux fils, Salonius et Veranus, devinrent également évêques, et le second lui succéda à Lyon. L'Eglise honore Eucher le 16 novembre. On a de ce prélat : *De laude eremi; De contemptu mundi et secularis philosophiæ; Liber formularum spiritalis intelligentiæ; Historia passionis sancti Mauritii et sociorum martyrum; Instructionum libri II; Homiliæ; Homiliæ operum Cassiani*, etc. La plupart des œuvres d'Eucher ont été publiées dans diverses collections, notamment dans la *Bibliotheca Patrum*. L'édition la plus complète de ses écrits est celle de Rome (1564).

EUCHÉRIE, femme poëte du Ve siècle. On ne sait où elle naquit, et l'on présume, sans preuve certaine, qu'elle vivait dans les Gaules. Il n'est resté d'elle qu'un petit poëme assez violent contre un *rustre* (*rusticus servus*) qui avait osé prétendre à sa main, audace qui dépassait pour elle les unions les plus monstrueuses que l'imagination puisse enfanter. Cette pièce, qui se compose de trente-deux vers élégiaques, a été publiée dans l'*Anthologia latina* de Burmann et dans les *Poetæ minores* de Wernsdorf.

EUCHÈTE s. m. (eu-kè-te — du gr. *eu*, bien; *chaitê*, chevelure). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des diosmées, dont l'espèce type croît au Cap de Bonne-Espérance.

EUCHÈTES ou **EUCHITES**, sectaires chrétiens des premiers siècles. Ils tenaient leur nom du mot grec *euchê*, prière, et succédèrent à d'autres sectaires juifs appelés *massaliens*, qui professaient les mêmes doctrines et qui tiraient également leur nom d'un mot hébreu ayant la même signification que le mot grec. Les euchètes étaient tellement convaincus de la puissance de la prière, qu'ils la croyaient capable d'assurer le salut éternel sans le secours de la pénitence. Les euchètes, dont les dernières traces ne disparurent qu'au VIIe siècle, habitaient l'Arménie et la Syrie. Ils regardaient comme un péché de travailler, ne possédaient absolument rien et couraient le pays en mendiant.

EUCHILE s. m. (eu-ki-le — du gr. *eu*, bien; *cheilos*, lèvre). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des légumineuses, tribu des podalyriées, qui habite l'Australie.

EUCHILIE s. f. (eu-ki-lî — du gr. *eu*, bien; *cheilos*, bord, marge). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des lamellicornes, tribu des scarabées, comprenant deux espèces, qui habitent Madagascar.

EUCHIRE s. m. (eu-ki-re — du gr. *eu*, bien; *cheir*, main; ou de *eucheir*, fort, courageux). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des lamellicornes, tribu des scarabées, dont l'espèce type habite les Indes orientales.

EUCHITES, sectaires chrétiens. V. EUCHÈTES.

EUCHLAMYDE s. f. (eu-kla-mi-de — du gr. *eu*, bien, et de *chlamyde*). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des carabiques, tribu des féronies, dont l'espèce type habite Madagascar.

EUCHLANIDOTE adj. (eu-kla-ni-do-te — rad. *euchlanis*). Infus. Qui ressemble ou qui se rapporte à l'euchlanis.

— s. m. pl. Famille d'infusoires rotifères, ayant pour type le genre euchlanis.

EUCHLANIS s. m. (eu-kla-niss — du gr. *eu*, bien; *chlanis*, cuirasse). Infus. Genre d'infusoires rotifères, type de la famille des euchlanidotes : *Les* EUCHLANIS *se trouvent dans les eaux stagnantes*. (E. Duponchel.)

EUCHLORE s. f. (eu-klo-re — du gr. *eu*, bien; *chloros*, vert). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des lamellicornes, tribu des scarabées, comprenant une dizaine d'espèces, qui habitent l'Inde, la Chine et les régions voisines.

— Bot. Genre de plantes, de la famille des légumineuses, tribu des lotées, qui croissent au Cap de Bonne-Espérance.

EUCHONDRITE s. m. (eu-kon-dri-te — du gr. *eu*, bien; *chondros*, grain). Erpét. Genre de serpents à peau grenue.

EUCHOPHORE s. m. (eu-ko-fo-re — du gr. *euchos*, sujet d'orgueil; *phoros*, qui porte). Entom. Genre d'insectes, de l'ordre des hémiptères, famille des fulgoriens, tribu des fulgoridés.

EUCHRÉE s. f. (eu-kré — du gr. *eu*, bien; *chroia*, couleur). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des lamellicornes, tribu des scarabées, comprenant sept espèces, qui vivent à Madagascar. ‖ Genre d'insectes hyménoptères térébrants, formé aux dépens des chrysides et comprenant un petit nombre d'espèces, dont le type est l'euchrée pourprée, répandue en Europe : *Les* EUCHRÉES *ont le thorax tronqué à sa partie antérieure*. (E. Duponchel.)

EUCHRESTE s. m. (eu-krè-ste — du gr. *euchrestos*, utile). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des légumineuses, tribu des dalbergiées, dont l'espèce type croît à Java.

EUCHROA s. f. (eu-kro-a — du gr. *eu*, bien; *chroa*, couleur). Entom. Genre d'insectes coléoptères, de la famille des carabiques, tribu des féronies, dont l'espèce type, qui habite le Brésil, est remarquable par ses reflets cuivrés.

EUCHROATE s. m. (eu-kro-a-te). Chim. Sel formé par la combinaison de l'acide euchroïque avec une base.

EUCHROÏQUE adj. (eu-kro-i-ke — du gr. *eu*, bien; *chroa*, couleur). Chim. Se dit d'un acide qui est un dérivé ammoniacal de l'acide mellique.

EUCHROÏTE s. f. (eu-kro-i-te — du gr. *eu*, bien; *chroa*, couleur). Minér. Arséniate de cuivre naturel, ainsi appelé à cause de sa belle couleur.

— Encycl. L'*euchroïte* est une substance très-rare, qu'on n'a encore trouvée qu'à Libethen, en Hongrie, où elle se présente en cristaux implantés sur un micaschiste. Elle est d'un magnifique vert d'émeraude et cristallise en un prisme rhomboïdal droit de 117° 20′, terminé ordinairement par un biseau de 87° 52′, parallèle à la petite diagonale et dans lequel le rapport de la base à la hauteur est comme 203 est 208. Sa dureté est exprimée par le nombre 4, et sa pesanteur spécifique par le nombre 3,4. Au chalumeau et dans les acides, elle se comporte comme les autres arséniates de cuivre. D'après les analyses de Turner et de Wohler, l'*euchroïte* renferme de 33,02 à 33,32 d'acide arsénique; de 47,85 à 48,09 d'oxyde de cuivre, et de 18,80 à 18,32 d'eau.

EUCHROME adj. (eu-kro-me — du gr. *eu*, bien; *chrôma*, couleur). Hist. nat. Qui a une belle couleur.

— s. f. pl. Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la tribu des buprestes, comprenant deux espèces à reflets métalliques, qui habitent l'Amérique centrale.

EUCHROMIE s. f. (eu-kro-mî — du gr. *eu*, bien; *chrôma*, couleur). Entom. Genre d'insectes lépidoptères nocturnes, voisin des pyrales.

EUCHRONE s. f. (eu-kro-ne). Chim. Produit de décomposition de l'acide euchroïque par les agents réducteurs.

EUCHYLIE s. f. (eu-chi-lî — du gr. *eu*, bien; *chulos*, suc). Méd. Bon état des fluides du corps. ‖ On dit aussi EUCHYMIE.

EUCHYME s. m. (eu-chi-me — du gr. *eu*, bien; *chumos*, suc). Bot. Suc nutritif des végétaux. ‖ Genre de plantes, de la famille des légumineuses, qui croissent dans la Nouvelle-Hollande.

EUCINÈTE s. m. (eu-si-nè-te — du gr. *eukinetos*, agile). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des malacodermes, tribu des ténébrions, comprenant deux espèces, qui habitent le centre et le midi de l'Europe.

EUCIRRHE s. m. (eu-si-re — du gr. *eu*, bien; *kirrhos*, jaunâtre). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des lamellicornes, tribu des scarabées, dont l'espèce type, qui est de très-grande taille, habite Ceylan.

EUCLASE s. f. (eu-kla-ze — du gr. *eu*, bien; *klasis*, rupture). Minér. Silicate double naturel d'alumine et de glucine.

— Encycl. L'*euclase* renferme, sur 100 parties, d'après des analyses très-soignées dues à M. Damour : 41,63 de silice, 34,07 d'alumine, 16,97 de glucine, 1,03 d'oxyde de fer, 0,34 d'oxyde d'étain, 6,04 d'eau et 0,38 de fluor. L'*euclase* est un des minéraux les plus rares que l'on connaisse, et pendant longtemps il a été très-difficile de s'en procurer. Les premiers échantillons ont été rapportés de l'Amérique méridionale par Dombey, mais sans aucune indication précise du gisement de ce minéral. On sait maintenant qu'il se trouve dans les micaschistes et les talcschistes quartzeux des environs de Villarica au Brésil, à Boa-Vista et à Capao do Lane, avec la topaze et le quartz hyalin. L'*euclase* est devenue un peu plus commune depuis qu'on l'a retrouvée dans deux autres régions : à Trumbull, en Connecticut, dans l'Amérique du Nord, où elle accompagne la topaze, la fluorine et le mica argentin, et en Russie, dans les lavages d'or de l'Oural méridional, près des bords de la rivière Sanarka, où elle est associée à la topaze, au corindon, au disthène, etc. L'*euclase* n'est point attaquée directement par les acides; elle a besoin d'être traitée préalablement au feu par les fondants alcalins; après ce traitement, on y reconnaît la présence de la glucine à ce que le précipité formé par l'ammoniaque est attaqué par le carbonate d'ammoniaque, qui lui enlève la glucine. On obtient celle-ci séparément en évaporant la dissolution et en calcinant le résidu. Au chalumeau, et par une forte chaleur, elle fond sur les bords en émail blanc. Elle se dissout dans le verre de borax, en produisant une légère effervescence, et donne avec la soude, au feu de réduction, des traces d'étain. L'*euclase* est toujours cristallisée en prismes courts, dont les pans sont marqués de stries verticales. Elle est d'une dureté égale ou même supérieure à celle de la topaze; malheureusement elle est d'une extrême fragilité, ou plutôt elle se clive avec une grande facilité et se sépare en lames et en fragments par la plus légère pression, ce qui est cause qu'on ne peut l'employer dans la joaillerie, bien que, par sa transparence et sa couleur d'un blanc bleuâtre ou verdâtre, elle ait une grande ressemblance d'aspect avec certaines aigues-marines. Cette même circonstance fait qu'il est rare de rencontrer dans les collections des cristaux entiers; ils sont presque toujours divisés par une cassure longitudinale. C'est même à cause de cette remarquable tendance à se briser que le minéral qui nous occupe a reçu de Haüy le nom d'*euclase*, que tous les minéralogistes ont adopté. Les cristaux d'*euclase* ont deux axes optiques faisant entre eux un angle extérieur de 88°. Ces cristaux possèdent la double réfraction positive et jouissent du trichroïsme. Leur densité est égale à 3,1.

EUCLÉE adj. f. (eu-klé — gr. *eukleia*; de *eu*, bien, et *kleios*, renommée). Mythol. Surnom sous lequel Diane était honorée à Thèbes, où Hercule lui avait élevé un temple après sa victoire sur Erginus, roi d'Orchomène.

— s. f. Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des ébénacées, comprenant plusieurs espèces, qui croissent au Cap de Bonne-Espérance.

EUCLIDE, archonte athénien, qui vivait dans la seconde moitié du Ve siècle avant J.-C. Son élection comme archonte eut lieu en 403, immédiatement après l'expulsion des trente tyrans. Les Athéniens revisèrent alors les lois de la république et firent revivre, avec des modifications, les anciennes lois de Solon et de Dracon. La nouvelle législation fut inscrite en caractères empruntés à l'alphabet ionien de vingt-quatre lettres, et on employa depuis lors ces caractères dans les actes publics. Il est souvent question chez les anciens des lois et de l'alphabet adoptés sous l'archontat d'Euclide.

EUCLIDE, dit le **Socratique**, philosophe grec, fondateur de l'école de Mégare, né dans cette ville ou, suivant quelques biographes, à Géla, en Sicile, vers 450, mort vers 380 avant J.-C. Il était contemporain de Socrate et l'un de ses principaux disciples, quoique auparavant il eût étudié les doctrines préconisées par l'école d'Elée, doctrines qui exercèrent sur lui une influence que Socrate ne parvint pas à détruire et à laquelle ce dernier faisait allusion un jour qu'il dit à Euclide : « Euclide, tu sauras vivre avec des sophistes, jamais avec des hommes. » Euclide n'en suivit pas moins assidûment les leçons de son nouveau maître. On dit qu'un décret ayant interdit aux habitants de Mégare, sous peine de mort, l'entrée de la ville d'Athènes, Euclide se déguisait sous l'accoutrement d'une femme pour venir la nuit entendre la parole de Socrate. Au moment de la mort de son maître (399 av. J.-C.), Euclide accourut à Athènes, dit Platon, pour recueillir son dernier soupir, et les disciples de Socrate ayant été proscrits par les tyrans qui gouvernaient alors Athènes, il leur offrit un asile dans sa maison de Mégare. Il y ouvrit une école où affluèrent une foule d'auditeurs, parmi lesquels Platon lui-même, qui fit toujours grand cas de l'opinion d'Euclide et suivit quelquefois les errements de l'école de Mégare. Une brillante destinée était réservée à cette école. Euclide avait appris des éléatiques à estimer par-dessus tout la dialectique. Il essaya de l'amalgamer avec la morale de Socrate. Le dogme de l'école d'Elée, qu'il existe dans l'univers une substance unique et toujours identique à elle-